



VIVE
ME
NT
BEX
& ARTS
DE
MAIN !

GUIDE D'EXPOSITION ↵

« VIVEMENT DEMAIN ! »

En tant que fenêtre artistique sur l'actualité, la triennale Bex & Arts a pour vocation d'offrir un terrain de réflexion et de travail à des artistes contemporains en lien avec des considérations sociétales qui concernent le vivant. L'édition 2023 s'intitule « Vivement demain ! ». Ce titre invite les artistes à s'intéresser aux rapports entre humains et nature, en prenant comme point de départ le lieu d'implantation de l'exposition, le parc de Szilassy. Le parc est à la fois un endroit naturel peuplé d'arbres centenaires et un espace façonné par l'homme depuis le 19^e siècle. Ce rapport humain-nature, où l'un influence l'autre et le sculpte à son image, a aujourd'hui des conséquences sur une très grande partie du globe terrestre. Et la région de Bex s'inscrit dans cet entre-deux mondes fait de contrastes, avec d'un côté la rudesse brute du territoire alpin et de l'autre les zones agricoles, industrielles ou habitées.

De plus, à l'heure où les questions climatiques ne peuvent plus nous échapper, où chacun de nos actes est mesuré à l'aune de l'empreinte carbone, où les responsabilités de l'humain sur la dégradation des écosystèmes sont avérées, quelles sont nos perspectives pour l'avenir ?

« Vivement demain ! » se veut une invitation symbolique à se confronter par la création artistique à un avenir qui nous fait peur, polarise nos modes de pensée, nous fait idéaliser des passés dorés et contribue à la diffusion d'un pessimisme pouvant être paralysant.

Une quarantaine d'artistes, designers, architectes, musiciens, performeuses, comédiennes, céramistes et vidéastes ont été invités à concevoir individuellement ou de manière collective les œuvres qui orneront les huit hectares du Parc de Szilassy pendant quatre mois et demi. Loin de toute naïveté ou de tout négationnisme, dans un monde souvent fait de constats alarmistes, vingt-quatre projets vous seront présentés le long d'un parcours fait de questionnements, d'ironie, d'inquiétude, mais aussi d'espoir et, qui sait, de légèreté.

Ces notices sont issues d'un travail d'écriture réalisé par des étudiantes et étudiants en histoire de l'art de l'Université de Lausanne, sous le pilotage de la responsable artistique, Eléonore Varone. Nous remercions chaleureusement Sarah Abdi, Clara Chavan, Mona De Palma, Dania Feriotta, Alexandra Gallarotti, Lucas Klotz et Flavia Vuagniaux pour leur écoute et leurs textes sur des projets parfois encore en cours au moment de la rédaction.

Lorsque vous lirez des féminins pluriels sans leur pendant masculins, ne soyez pas étonnées : c'est la formulation que nous avons choisie pour éviter les déclinaisons de genres comportant tirets ou points médians, résultant parfois difficile à décoder pour les personnes dyslexiques.

L'ordre des notices a été choisi de manière à suivre la déambulation proposée depuis l'entrée principale du parc.

10. AUGUSTIN REBETEZ

*1986, Mervelier, vit et travaille à Mervelier

Sans titre, 2023

Pierre, acier

C'est un groupe de silhouettes en pierre et des formes humaines en métal qui émergent à l'orée du parc. Bien que leur apparence brute puisse susciter une forme de crainte, l'aspect protéiforme de chacune des pièces nous invite à en faire le tour, à nous sentir en sécurité. Peut-être que ces sculptures sont les gardiennes du parc ? Minérales, mais d'apparence organique, elles agissent comme un portail décroisé, incitant au passage, mais ne l'obligeant pas pour autant. Ces êtres de pierre et de métal nous font entrer au sein de l'exposition. Isolées les unes des autres, ces statues ne seraient alors que de simples guides. Or, ici, elles nous enjoignent à les suivre, à faire un pas de plus, à entrer dans la danse. Oui, « Vive-ment demain ! », mais attention : silencieuses, elles vous attendent à la sortie, tout comme elles vous ont accueillis.

L'œuvre exposée rappelle autant les codes de la culture de l'élite occidentale jonchée de bustes et de portraits au ton souvent solennel et à l'utilité officielle, que ceux des contes fantastiques qui bercent l'enfance et font partie intégrante de notre monde intérieur à tous et toutes. Avec humour et honnêteté, Augustin Rebetez se refuse aux discours complexes et intellectuels souvent exclusifs, caractéristiques du monde de l'art, et offre un aperçu d'une culture visuelle où enfants, adultes, expertes, et amateurs sont réunis et trouvent matière à rêver et à se questionner sur notre monde environnant.

3. CAMILLE SCHERRER

*1984, Morges, vit et travaille à Ollon

Play Out, 2023

Tôle métallique thermolaquée, moteur et structure rotative, filins métalliques

Play Out est composée de 14 petits avions en tôle métallique thermolaquée reliés à un disque porteur motorisé lui-même attaché à des arbres par des fils métalliques à 7 mètres de hauteur.

Camille Scherrer nous transporte dans son univers poétique. Artiste designer suisse, elle mêle la technologie et la poésie dans des installations qui utilisent leur environnement afin d'y ajouter une dimension souvent ludique. En 2014, une première intervention artistique *Play* avait placé un mobile similaire accompagné de deux autres volets formant un triptyque dans les bâtiments du CHUV, à Lausanne. Cette réflexion sur les espaces et le climat se poursuit à Bex en reprenant l'univers de l'origami évoquant aussi la fragilité de nos technologies. Ce mobile géant est en interaction directe avec l'extérieur et ses aléas. Les petits avions réagissent au vent, en tournant plus ou moins vite selon sa puissance. Ils offrent une visualisation directe d'une force naturelle agréable lorsqu'il s'agit d'une brise d'été, ou destructrice lorsqu'il s'agit d'une tempête.

Aujourd'hui, mentionner le climat évoque inévitablement la crise climatique. Cependant, en proposant des avions en papier poétiques et enfantins, Camille Scherrer évite le pessimisme associé à ce thème et nous invite à *Play Out*, « à jouer dehors » mais aussi hors de nos habitudes, afin de reconsidérer notre rapport à la nature.

Est-ce alors un songe qui nous replonge dans l'innocence du monde de l'enfance ou une mise en garde contre les conséquences climatiques de nos habitudes de déplacement ? Si l'interprétation est laissée à la sensibilité de chacun et de chacune, Camille Scherrer nous invite à suspendre le temps de notre visite en levant les yeux vers le ciel.

4. SIMON DEPIERRAZ, YVES DREIER ET EIK FRENZEL

*1984, Morges, vit et travaille à Lausanne

*1979, Dresden, vit et travaille à Lausanne

*1979, Genève, vit et travaille à Lausanne

Impluvium, 2023

Acier, bâche acrylique

À la fois œuvre et source énergétique, la collaboration entre l'artiste Simon Deppierrez et les architectes Eik Frenzel et Yves Dreier s'inscrit dans une recherche de valorisation des ressources. Illustrative à la fois de l'architecture comme « bien commun » affirmée par le duo d'architectes, et des jeux de forces physiques déployés dans les œuvres de l'artiste lausannois, la structure interagit non seulement avec le domaine de Szilassy, mais aussi avec les œuvres qui l'avoisinent.

Symboliquement placée au-dessus des ruines de l'ancien bassin du parc, l'installation récolte l'eau de pluie d'une gouttière de la grange. Stockée dans des réservoirs, cette même eau permet l'activation sonore de *Topophonie*, l'œuvre de Rémy Bender et Basile Richon, placée en contrebas.

Une telle valorisation de l'eau de pluie, ici mise au service de l'art, nous renvoie à la possibilité d'une meilleure gestion hydraulique pour nos usages domestiques. Récupérer l'eau de nos toits pour répondre à nos besoins d'eau non potable, pratique ancienne pourtant perdue, répondrait à des impératifs d'ordre écologiques et économiques. En plaçant l'infrastructure au cœur de la transition écologique, l'œuvre nous incite à questionner nos normes de constructions pour repenser, tant individuellement que collectivement, notre rapport aux ressources naturelles.

21. RÉMY BENDER ET BASILE RICHON

*1988, Fully, vit et travaille à Sion et Genève

*1990, Chalais, vit et travaille à Sion et Bruxelles

Topophonie, 2023

Cuivre, acier, aluminium, bois, PVC, tuyaux d'arrosage,
matériaux de récupération

Rémy Bender et Basile Richon partagent une passion pour la rencontre entre le paysage et la technique. Ensemble, ils développent des machines à l'esthétique particulière afin de faire dessiner, parler ou chanter le paysage.

Topophonie est la continuité d'*Agrophonie* créée en 2020 dans le cadre du Palp Festival à Bruson (VS). Ce n'est plus tout à fait la même œuvre cependant: le contexte d'implantation et la mécanique ont changé. Adaptée à la topographie du parc de Szilassy, elle s'accorde également à une autre intervention artistique placée en amont. En effet, c'est *Impluvium* de Simon Deppierraz, Yves Dreier et Eik Frenzel qui alimente ces 9 modules en eau de pluie. Les 15 cuves situées entre les deux œuvres stockent l'eau pour assurer le bon fonctionnement de *Topophonie* et font office de trait d'union entre les deux interventions.

25 mètres de tuyaux relie le bac verseur placé à l'extrémité de l'alignement des cuves. Le récipient se remplit jusqu'à ce que, par la force de son propre poids, il se déverse dans des réceptacles indépendants. Le reste est réalisé à l'aide de matériaux de récupération et de pistons en cuivre qui s'actionnent avec une certaine quantité d'eau et produisent du son.

S'adaptant aux réalités du terrain et aux rythmes des précipitations, l'œuvre se fait le porte-voix des éléments naturels. Par la présence ou l'absence de son et la quantité d'eau dans les cuves, nous serons à même de mesurer mélodiquement et visuellement la pluviométrie de l'été 2023. Quand les sécheresses guettent autant que les déluges, qui eux entraînent débordements et inondations, il redevient sans doute nécessaire d'écouter et de s'adapter aux impératifs de la nature.

2. LA-CLIQUE

*2020, collectif actif à Lausanne

Serpents et échelles, 2023

Tubes d'acier plié et carrossé

L'idée du collectif la-clique est de court-circuiter le parcours habituel du parc de Szilassy par l'intégration d'aspects ludiques emprunté au jeu de plateau « Serpents et échelles » dans lequel il s'agit de suivre des chemins non linéaires pour atteindre le haut du damier. Va-t-on alors gagner du temps en trouvant des raccourcis ou en perdre en se faisant dérouter ? Ces légères installations permettent aux visiteuses de prendre possession des lieux en créant leur propre parcours alternatif à travers les œuvres. L'objectif est de favoriser toujours de nouvelles interactions du public avec le lieu d'exposition, et plus généralement, avec la nature environnante, en jouant avec l'espace par des entrées, des raccourcis et des détours. L'objectif du collectif est précisément d'utiliser le public, de l'amener à se déplacer par des chemins inattendus à travers les différentes œuvres de l'exposition. Ainsi, la-clique souhaite amener les publics à s'interroger sur leur environnement et les sensibiliser à des questions telles que les enjeux urbains, la réutilisation des matériaux et la valorisation de l'environnement paysager tout en évitant les interventions invasives de l'activité humaine.

la-clique est composé d'une vingtaine d'individus, s'intéressant au travail interdisciplinaire autour de l'architecture. Neuf d'entre eux et elles se sont concentrées sur le projet pour la Triennale Bex & Arts. La pluralité des intérêts et des compétences des membres du collectif leur permet de mettre en application leur conviction que le travail en équipe, l'interdisciplinarité et les projets qui en découlent sont autant de puissants leviers de changements sociétaux, politiques et écologiques.

Les œuvres ont été réalisés en collaboration avec l'atelier La Grange, Stéphane Louis pour la serrurerie et l'atelier Monk, Emanuel Da Costa pour la peinture des pièces.

13. VANESSA BILLY

*1978, Genève, vit et travaille à Zurich

Chenille, 2019

Silicone, tulle, pigments

Comment les espèces animales sauront-elles s'adapter aux conditions futures de nos sociétés toujours plus industrialisées? C'est une question qui peut traverser toute la recherche artistique de Vanessa Billy.

Terrain de rencontre entre objets mécaniques et organismes vivants, le travail de Vanessa Billy nous plonge dans une nature transmutée. L'artiste se sert de matériaux tant synthétiques qu'organiques, récupérant tant des déchets industriels que des moteurs de voiture usagés pour y souligner des visions dystopiques interrogeant l'impact de l'activité humaine sur la planète.

Chenille, un gigantesque organisme rampant réalisé à l'aide du profil d'un pneu de tracteur, cristallise sur sa colonne vertébrale les traces du passage de l'homme sur la Terre. Présentée à Bienne lors de l'exposition de l'artiste « We become » au Centre Pasquart à l'automne 2021, la créature rampe pour la première fois en extérieur pour réintégrer son biotope.

Hybride, oscillant entre nature et culture, l'œuvre est évocatrice du lien de l'homme à la terre qu'il cultive, mais aussi du poids de son passage sur cette dernière. Les traces du profil de pneu, dont l'aspect archaïque rappelle des fossiles, nous interrogent pourtant sur demain. Quelles empreintes et stigmates l'espèce humaine laissera derrière elle?

6. MARTA MARGNETTI ET XÉNIA LUCIE LAFFELY

*1989, Mendrisio, vit et travaille à Lugano

*1987, Lausanne, vit et travaille à Montréal

Gelosie, 2023

Cabane en bois, terre crue, métal

Le mot «jalousie» en italien est porteur du même double sens qu'en langue française. En plus de l'émotion qu'elle nomme, elle définit également un treillis à travers lequel on peut voir sans être vu. *Gelosie* est la première collaboration entre Marta Margnetti et Xénia Lucie Laffely, dont les routes se sont croisées au début de leurs études artistiques. Marta Margnetti est une artiste pluridisciplinaire expérimentant le champ de la sculpture et de l'installation, alors que Xénia Lucie Laffely vient de la mode et du design textile.

C'est une pensée globale inscrite dans une dimension féministe et écologique, qui est à l'origine de *Gelosie*. La structure répond à des critères de durabilité, elle est non-invasive pour l'arbre qui l'accueille, favorisant du bois de récupération et des matériaux naturels. Aussi, pour mener à bien leur projet qui a nécessité de nombreuses compétences, les artistes se sont également entourées de deux artisanes actives dans des domaines traditionnellement masculins: Bertille Laguet (*1988) est forgeronne et a réalisé toute la ferronnerie, et Dschamila Whörnhard (*1991), menuisière, a réalisé l'ossature en bois de la cabane.

Leurs préoccupations et expertises se sont rencontrées lors de la conception de cette cabane destinée à être autant un refuge qu'un lien entre humain et nature. La cabane ne se fond pas dans la nature, elle s'y intègre sans modifier la forme typique des maisons humaines. Il s'agit de questionner cette forme et son rapport à l'extérieur. Les grandes ouvertures permettent au public de garder un lien constant à la nature, mais elles interrogent également le paradoxe de l'espace domestique, à la fois refuge et prison pour un grand nombre de femmes à travers l'histoire de l'humanité.

Gelosie synthétise deux grandes problématiques de notre siècle: le rapport de l'humain à l'environnement et les questions de genres. Cette installation immersive et rassurante propose un espace utopique mais accessible, comme pour offrir un cadre éphémère à cette réflexion.

18. PASCAL SEILER

*1965, Steg, vit et travaille à Gampel et à Zurich

Drei Gründe fürs Patriarchat, 2021

Polyester, bois et feuille d'or

Arrivant depuis le bas du parc et faisant face à la plaine, c'est un épouvantail qui surgit au sein de ce verger de jeunes arbres fruitiers. Objet à forme humaine utilisée depuis les débuts de l'agriculture afin d'éloigner les oiseaux et protéger les récoltes, il remplit ici son rôle dans cette zone du parc où les arbres donnent des fruits.

En poursuivant le chemin et une fois arrivés sur la butte surplombant la plaine, nous faisons face à la Cime de l'Est, première des sept montagnes du côté nord-est composant les Dents du Midi. Dans cette perspective, impossible de ne pas penser aux croix placées au sommet des montagnes.

Avec *Drei Gründe fürs Patriarchat (Trois raisons du patriarcat)*, Pascal Seiler joue justement avec ces marges d'interprétation et érige son œuvre en symbole de l'oppression des femmes. Il y associe trois causes bien précises, qu'il réunit en une seule et même sculpture.

Dans sa fonction première, l'épouvantail protège la terre du paysan et représente symboliquement la possession de la terre par un individu. Cette possession a bien longtemps été interdite aux femmes, les empêchant par la même occasion d'avoir une réelle place dans la société. La couleur dorée de l'œuvre représente la richesse et le pouvoir, intimement liée à la propriété, hors de portée des femmes jusqu'au XXe siècle. Enfin, la posture de l'épouvantail, évoquant Jésus sur sa croix, se rapporte au dogmatisme de l'Église catholique et à la position inférieure de la femme diffusée par cette dernière.

L'épouvantail de Pascal Seiler revêt alors une dimension dénonciatrice qui prend tout son sens dans le parc de Szilassy, imaginé et conçu par une femme en 1835, Elisabeth Hope, mais qui porte aujourd'hui le nom de son mari, Jules de Szilassy.

7. LUCAS HERZIG

*1988, Locarno, vit et travaille à Zurich

Mai più, per davvero (Jamais plus, pour de vrai), 2023

Objets trouvés, aluminium, câble d'acier

Dans une attitude attentive et curieuse envers le monde qui l'entoure, Lucas Herzig collecte les objets – industriels comme naturels – qu'il rencontre sur son chemin dans le but de les réarranger et de les recontextualiser. Ses travaux les plus récents s'imprègnent de formes et symboles aux allures totémiques, laissant le spectateur tant intrigué que fasciné par leur esthétique plutôt mystérieuse.

Mai più, per davvero est un éventail, un présentoir à objets. Il n'y a pas de hiérarchie, pas de classement, pas d'explication non plus. Nous avons devant nos yeux ce que l'humain recrache, abandonne, oublie, mêlé à certains morceaux de nature brute. Nous ne savons pas toujours ce qui a servi et comment, un sentiment de déroute peut accompagner cette observation. D'autres objets évoquent au contraire des contextes familiers, activant des images de souvenirs personnels. C'est un voyage entre le connu et l'inconnu, entre le proche et le lointain, toujours à la recherche de repères.

En suspension, agités par le vent, les objets sont comme réanimés. Leur mouvement nous renvoie à la légèreté d'un mobile; sortis de sol, ils deviennent aériens. Il y a alors une certaine poésie qui se dégage de cette danse collective de choses abîmées, jetées, dont la réunion n'aurait pu, a priori, se faire que dans une décharge.

12. SONIA KACEM

*1985, Genève, vit et travaille à Genève

Sans titre, 2023

Polystyrène, polyurée, barres de métal

Les colonnes d'inspiration romaine de Sonia Kacem jonchent le sol, dans le cadre naturel du parc de Szilassy. Que font-elles là ? Comment ont-elles été placées ? Au contraire des ruines auxquelles elles pourraient faire allusion, ces colonnes en polystyrène sont en bon état, rappelant plutôt des accessoires de théâtre, entre deux représentations. Leur installation a manifestement été arrangée, rien n'est laissé au hasard dans la présentation de ce décor. Quand est-ce que le théâtre va commencer ?

Ce jeu entre les temporalités est une partie importante du travail de l'artiste. Sa pratique interroge le temps et l'espace dans des installations grandeur nature. Souvent reconnue par l'utilisation de grands pans de tissus évoquant des formes abstraites ou géométriques, elle explore ici un nouveau matériau et un nouveau contexte formel. Le public est invité à se déplacer autour de l'œuvre afin d'y apprécier non seulement le dialogue avec l'espace, mais aussi les différentes formes qui y cohabitent, que ce soit celles de l'environnement ou celles de l'œuvre en elle-même. Les références antiques évoquées invitent également à réfléchir au lien que l'on tisse entre nos passés, nos présents et nos futurs. Que fait-on des traces de nos passés et quelles interprétations seront développées par les scientifiques au fil du temps ? Les analyses historiques évoluent au gré des connaissances, des découvertes, des technologies. Il n'est pas rare qu'à chaque étape de compréhension corresponde alors un nouveau décor, de nouveaux figurants et figurantes qui articulent un nouveau récit. Le doute devrait alors être inhérent à notre rapport au monde – un peu comme lorsque nous faisons face à cette œuvre déroutante de Sonia Kacem.

9. YUSUKÉ Y. OFFHAUSE

*1985, Tokyo, vit et travaille à Genève

Koko Hore Wan Wan, 2023

Céramique, émail, verre

Yusuké Y. Offhause, artiste franco-japonais, oriente son travail autour de la mémoire et du temps qui passe. Il s'interroge sur la nature malléable de nos souvenirs. L'installation *Koko Hore Wan Wan* reprend ces questionnements en les transposant à l'échelle de l'humanité. Le titre se traduit littéralement par « Creuses ici Wouah-Wouah ». Il est inspiré d'un vieux conte japonais et fait référence à une phrase qu'un chien Pochi prononce pour indiquer l'emplacement d'un trésor enfoui sous la terre.

Interactive, l'œuvre met le public à la place des archéologues du futur qui pourraient retrouver les emballages alimentaires si emblématiques de notre époque. En les « fossilisant », c'est-à-dire en les recréant à partir d'un matériau composite fait de terre et d'argile, Yusuké Offhause interroge la durabilité de ces objets, mais également leur forme. Privés de leur contenu, ces emballages deviennent des objets singuliers dont il est parfois difficile de retrouver l'usage.

Koko Hore Wan Wan nous confronte à notre propre civilisation en nous proposant de faire un pas de côté, ou plutôt en avant. En nous montrant ce qui pourrait rester de notre civilisation d'ici 3000 ans, l'artiste nous propose de réfléchir à ce que nous voulons qu'il reste de nous.

Creusez la terre afin de retrouver les fossiles et emportez-les avec vous !

↳ PLAN DU PARC DE SZILASSY



zones privées

espaces intérieurs



œuvres extérieures



œuvres intérieures

BEX&ARTS

15^e TRIENNALE D'ART CONTEMPORAIN

VIVEMENT DEMAIN !

↳ 14.05 – 24.09.2023



A_caisse accueil

B_pavillon

C_buvette

- 1_Tarik Hayward et Sophie Ballmer
- 2_la-clique
- 3_Camille Scherrer
- 4_Simon Deppierraz, Yves Dreier et Eik Frenzel
- 5_Séverin Guelpa et Kunik de Morsier
- 6_Marta Margnetti et Xénia Lucie Laffely
- 7_Lucas Herzig
- 8_jocjonjosch
- 9_Yusuké Y. Offhause
- 10_Augustin Rebetez
- 11_Olivier Estoppey
- 12_Sonia Kacem
- 13_Vanessa Billy
- 14_Notta Caflisch
- 15_Sonja Feldmeier
- 16_Fragmentin
- 17_Luzia Hürzeler
- 18_Pascal Seiler
- 19_Reto Steiner et Philipp Schaerer
- 20_Aline Fournier
- 21_Basile Richon et Rémy Bender
- 22_Moni Wespi
- 23_Audrey Cavellius et Christophe Gonet
- 24_Katia Zagoritis

24. KATIA ZAGORITIS

*1987, Mörel (VS), vit et travaille à Crissier

Face à face, 2012

Les gardiens, 2013

Céramique

Face à face, 2012

C'est une confrontation à l'émotion pure que nous propose Katia Zagoritis, concentrée sur une seule partie du corps qui rarement nous trahit si on sait l'observer, la scruter. C'est au niveau de la bouche qu'ici tout se passe, tout se lit. Nul besoin d'autres détails physiques. À échelle humaine, la confrontation est pour le moins déstabilisante car les émotions ont l'air de réagir à de violentes dou-leurs morales. Ce sont trois typologies d'émotion qui prennent corps dans ces bouches, trois manières de vivre sa douleur.

Il y a le cri qui extériorise la souffrance, la rend manifeste à son entourage tout en la faisant sortir de soi. La crispation qui serre les dents et qui peut être le résultat physique d'une souffrance que l'on renferme en soi, une manière de la supporter en silence. Enfin, il y a l'hypocrisie qui est représentée par un sourire de façade, qui cache les pensées intérieures.

La bouche, c'est donc le rapport à l'oralité. De cette toute première souffrance qui s'exprime dans un cri à la naissance, la découverte des objets qui passent par la bouche des enfants, jusqu'à l'apprentissage du langage, à la communication au sens large.

Les gardiens, 2013

Comme de lourdes pierres, rondes, douces, fortes et rassurantes elles sont une allégorie d'une soli-dité, ancrée dans la terre, que rien n'atteindra. Gardiennes de la forêt, l'une est homme, l'autre est femme, ensemble le couple incarne un idéal parental stable et protecteur. Capable de rassurer face aux difficultés de la vie, elles accompagnent sans juger, ni ciller.

Mais le roc qui incarne cet idéal semble nous indiquer que, malgré la personnification de la pierre, il est bien difficile de lui donner une forme humaine. Vaudrait-il mieux alors se réfugier dans la nature quand on cherche calme et sérénité ?

16. FRAGMENTIN

*2014, collectif actif à Lausanne

N2-Observatory, 2020-2023

Acier galvanisé, aluminium, panneaux solaires polycristallins, mylar (film réfléchissant), station météo, microcontrôleurs, casque VR (Oculus Quest), composants électroniques

Formé par Laura Nieder (*1991, Lausanne), David Colombini (*1989, Lausanne) et Marc Dubois (*1985, Bâle), le collectif Fragmentin se place au croisement de l'art et de l'ingénierie, questionnant à travers leurs œuvres notre rapport aux nouvelles technologies. Dans une démarche visant l'interaction entre l'œuvre et son spectateur, le trio soulève les tensions et les contradictions qui émanent de notre monde numérique.

N2-Observatory, à la fois sculpture pyramidale et expérience virtuelle, permet aux visiteurs d'observer le paysage numérisé à travers un casque de réalité augmentée. Installée pour la première fois au sommet du mont Schüchtli (2283 m) dans les Grisons avant d'être adaptée spécialement pour la Triennale Bex & Arts, l'œuvre emprunte l'esthétique des constructions pyramidales emblématiques des points culminants du territoire suisse, servant jadis pour la réalisation des cartes nationales topographiques. Rappelant aussi la forme d'un module lunaire, la sculpture nous invite à nous arrêter un instant pour regarder les paysages aux alentours. L'« observatoire augmenté » propose aux publics l'utilisation d'un casque de réalité virtuelle.

Une narration audio, sous forme de slam poético-technique, accompagne l'expérience virtuelle qui s'intensifie au fil des minutes pour souligner l'accumulation des infrastructures réseaux et champ électromagnétique présents dans la région chaablaisienne. Ainsi les ondes initialement invisibles, prennent forme devant les yeux des visiteurs laissant deviner leurs directions, leurs intensités, leurs fréquences de même que l'emplacement des antennes qui les génèrent.

En nous confrontant à l'absurdité d'une expérience de réalité virtuelle en pleine nature, l'œuvre questionne avec ironie l'intégration des technologies numériques et infrastructurelles dans le paysage alpin, rendant perceptible la toile invisible que tissent perpétuellement nos technologies.

19. PHILIPP SCHAERER ET RETO STEINER

*1972, Steffisburg, vit et travaille à Zurich et Steffisburg

*1978, Frutigen, vit et travaille à Frutigen

The Closet. Phantoms of Reality, 2020

Filament de polylactide

L'œuvre *The Closet* reflète la rencontre de deux artistes aux champs aussi différents que complémentaires : la sculpture du plasticien Reto Steiner et les techniques de traitement d'images numériques de l'architecte Philipp Schaerer.

L'ensemble des objets composant l'installation prend la forme d'une modélisation « filaire », aussi appelée « fil de fer ». Parmi les modélisations tridimensionnelles, il s'agit du premier niveau de mise en espace. Comme dans la 2D, les concepts géométriques utilisés sont les points et les lignes, avec l'ajout de la 3D en plus. Points et lignes deviennent alors des sommets et des arêtes. Cette technique permet de traiter des géométries plus complexes que le 2D, puisqu'elle permet la représentation « réelle » d'un objet dans l'espace.

Ici, ces formes modélisées, à voir comme des sculptures, évoquent des toilettes publiques. D'abord conçue pour le « Kunstraum Satellit » à Thoune, les objets ont été dessinés manuellement à l'aide d'un stylo 3D à filament PLA, un plastique naturel biodégradable provenant de sources renouvelables. Dématérialisés, ces dessins à l'échelle 1:1, disposés dans l'espace, apparaissent comme des présences imaginaires des objets originaux qu'ils représentent.

Invités à réinterpréter cette œuvre dans le contexte du parc de Szilassy, c'est un espace tout différent que les artistes proposent de transformer. Cette maisonnette en bois, si bucolique par son aspect extérieur, devient froide et inconfortable à l'intérieur. L'exploration de la nature par l'humain ne va en effet jamais sans l'implantation de certaines infrastructures le concernant. La trivialité de ces toilettes fantomatiques semble vouloir nous le rappeler.

11. OLIVIER ESTOPPEY

*1951, Trey, vit et travaille à Aigle et à Lausanne

Un Bal perdu, 2022-2023

Béton, métal

L'intimité est-elle notre dernière ressource de stabilité ?

Caractérisant la pratique d'Olivier Estoppey, la douceur évoquée par l'étreinte entre ces deux individus contraste avec les matériaux apparents dans l'installation : le béton et le métal. Plus encore, l'étrangeté du contexte de cette tendresse rend manifestes des tensions temporelles et spatiales. Ces deux êtres se sont-ils unis avant un drame, ou ont-ils été surpris puis restés figés dans les décombres ? Le couple est en effet détaché de l'ensemble homogène du parc : il est isolé, comme figé dans un temps et un espace qui lui sont propres.

En déséquilibre dans une pente et surgissant sur le parcours, l'œuvre inquiète par sa présence physique mais aussi par son sujet. Sommes-nous à la fin ou au début de quelque chose ?

Le socle, imitant la terre meuble, est à la fois une ressource féconde et symbole de ruines, reflétant l'ambivalence du *Bal perdu*, miroir de notre époque dont les structures se fragilisent. Les liens, le soin et la sensibilité envers les êtres humains et non-humains semblent être les seuls aspects sur lesquels nous avons encore un impact malgré les glissements que l'humanité traverse.

15. SONJA FELDMIEIER

*1965, Bâle, vit et travaille à Bâle

Moonrucker, 2010-2023

Vélocycle chromé, bois de cerf, paillettes

Sonja Feldmeier réactive pour « Vivement demain ! » une œuvre datant de 2010. Toujours exposée dans des intérieurs très blancs, appelés *white cubes* dans le jargon de l'art contemporain, il s'agit ici de lui trouver un nouvel écrin pour lui donner une nouvelle expressivité.

Ce vélocycle, symbole de l'émancipation de la jeunesse, de liberté et également du masculin, est à l'origine d'un tout autre voyage mental que nous propose *Moonrucker*. Les bois de cerf qui y sont attachés évoquent un univers fantastique dans une réalité qui dépasse la nôtre. L'artiste est une grande voyageuse et possède de facultés synesthésiques qui sont sources d'inspiration dans sa pratique artistique. Elle y développe une observation très fine et une sensibilité protéiforme qui s'incarne notamment dans cette œuvre.

Le genre masculin collant à l'objet roulant, l'artiste le détourne en couvrant de paillettes la selle, le phare et la base des bois de cerf. Son vélocycle devient alors presque magique et permet d'apercevoir un monde utopique où la liberté règnerait. Dans le contexte du parc de Szilassy, cet aspect utopique revêt une nouvelle dimension, celle de la cohabitation pacifique avec la nature. Car cette grotte dans laquelle nous pouvons plonger notre regard est l'habitat naturel de cette créature hybride - résultat possible d'un accouplement entre mécanique et nature ?

23. AUDREY CAVELIUS ET CHRISTOPHE GONET

*1982, Metz, vit et travaille à Lausanne

*1983, Vaulion, vit et travaille à Lausanne

Un abri, 2021-2023

Châssis en bois, treillis en plastique, fleurs et plantes artificielles, fil de fer
Boucle de son

L'œuvre se compose de deux parties créées à des moments différents. La première est un élément de scénographie d'une pièce de théâtre mise en scène par Audrey Cavélius présentée au Centre lausannois d'arts scéniques contemporains (Arsenic) en 2021 et fruit d'un travail collaboratif d'une année sous forme d'ateliers. Il s'agit d'un mur de 4 mètres de longueur et de 3 mètres de hauteur avec une façade entièrement recouverte de végétation, de plantes et de fleurs artificielles. Au milieu de la végétation se trouve une porte qui permet aux gens de traverser le mur. Pour la Triennale Bex & Arts est venue s'ajouter la deuxième partie de l'œuvre, afin de la faire évoluer dans un contexte nouveau, gagnant en autonomie par rapport au décor scénique et élevée au rang de sculpture. Il s'agit d'une création sonore réalisée par Christophe Gonet entrant en résonance avec le mur végétal et rendant l'ensemble de l'œuvre multisensorielle.

De loin, la flore nous semble réelle et luxuriante, mais en s'approchant l'on distingue que les végétaux sont en plastique. Nous pouvons également expérimenter cette perception d'imitation du réel avec d'autres sens, comme le toucher ou l'odorat lorsque nous passons la porte et que nous constatons que les plantes ne sont pas vivantes. De l'autre côté de la façade, la structure est laissée à l'état brut, comme un échafaudage. Vers quels simulacres de la nature nous dirigeons nous dans nos futurs éventuels ? L'omniprésence du plastique dans nos vies en arrivera-t-elle à remplacer la nature ? Les contrastes entre nature et matériaux industriels sont ici exacerbés dans ce parc si bucolique et pourtant, lui aussi, dessiné intégralement par une main humaine.

5. SÉVERIN GUELPA ET KUNIK DE MORSIER ARCHITECTES

*1974, Genève, vit et travaille à Genève

* 2010, Lausanne

Drylands, 2023

Vidéo, bois, métal, matériaux recyclés, laine de mouton

En 2014, Séverin Guelpa fonde MATZA, un manifeste artistique basé sur la capacité à s'adapter et à s'émanciper en formant des collectivités dans des territoires extrêmes ou des zones urbaines à large échelle. Le bureau Kunik de Morsier a été fondé en 2010 par l'architecte Valentin Kunik (*1983, Lausanne) et l'architecte et urbaniste Guillaume de Morsier (*1983, Lausanne).

En 2015 pour la première édition de MATZA l'artiste et les architectes ont passé quatre semaines dans le désert de Mojave (USA) pour travailler sur les questions de sécheresse et de pénurie d'eau. L'œuvre architecturale *Drylands* rappelle l'expérience et les problèmes vécus dans la réserve indienne de Fort Mojave, dans un territoire très différent et éloigné. De l'extérieur, l'installation consiste en une construction réalisée principalement à partir de troncs d'arbres et de tôles, inspirée des réservoirs d'eau du désert. À l'intérieur, tourne un film qui nous transporte au sein d'une réserve indienne, située le long du fleuve Colorado. Exclue dès 1906 des infrastructures mises en place par les colons, cette communauté indigène décide de copier les coutumes des Blancs pour faire reconnaître leur existence. Ils créent alors une fanfare qui reprend des morceaux existants tout en évoluant progressivement vers un répertoire inspiré de leur culture. Cette fanfare existe toujours 115 ans plus tard et a accepté de collaborer avec les artistes pour tourner ce film au sommet de la montagne qui a vu naître leur communauté. Ce territoire sacré est nommé « AVI KWA AME » et incarne aujourd'hui encore leur résistance permanente face à l'Etat du Nevada qui ne cesse de le convoiter.

Les problèmes de sécheresse et de pénurie d'eau dans un lointain désert américain ne sont pas si éloignés des problématiques liées à la rareté de l'eau qui toucheront bientôt la Suisse. *Drylands* se place alors comme un trait d'union entre des paysages et des humains que tout opposerait mais qui, une fois confronté aux ressources vitales et à la survie de leur culture, révèlent toutes leurs similarités.

*L'accès à la vidéo se fait par les marches qui accèdent à la plateforme. Veuillez y monter avec toute la vigilance nécessaire.

14. NOTTA CAFLISCH

*1979, Coire, vit et travaille à Winterthur

Netto, 2019

Bois, céramique

Netto fait-il seulement état d'un accident de voyage ? D'un incident de déménagement ?

Ces assiettes brisées, éparpillées, dont la confection rappelle la fameuse faïence bleutée de Delft, présentent autant de motifs faisant référence à la culture populaire et aux événements historiques et géopolitiques récents. La production de cette faïence est intimement liée à l'histoire de la globalisation, de laquelle découle celle de la colonisation. Ces déplacements ont impacté nombre de parcours de vie depuis le XVII^e siècle, qui ont eux-mêmes façonné le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. En partie également, les jeux de pouvoir et les inégalités actuelles. La vaisselle de laquelle Notta Caflisch s'inspire pour son installation dans le parc de Szilassy sont une référence directe à l'histoire de la mondialisation et, en conséquence, des dominations; la faïence hollandaise imitait la porcelaine chinoise du XIV^e siècle, qui s'exportait alors dans le monde arabe, mais aussi sur le continent européen grâce aux navires portugais au XVI^e siècle.

Netto invite à une réflexion sur nos possibles futurs : chaque occurrence de cette installation donne lieu à de nouveaux arrangements d'éclats de porcelaine, comme autant d'émulations de chemins parcourus par nos ancêtres et de ceux que nous emprunterons à l'avenir.

17. LUZIA HÜRZELER

*1976, Soleure, vit et travaille à Genève

How to sleep among wolves 2, 2023

Sculpture en mortier de coulée peinte (réalisée par Rudolf Rempfler), diapositive dans viewer, deux photographies dans cadres en bois et livre *Schlafend unter Wölfen* (éditions Diaphanes, 2022, Zurich)

Luzia Hürzeler s'intéresse, entre autres animaux familiers, au loup et à ce que sa présence engendre comme réactions humaines. La première occurrence de *How to Sleep Among Wolves* a eu lieu en 2014 sous la forme d'une installation vidéo-graphique, où Luzia Hürzeler donne la parole à l'un des collaborateurs du Zoo de Zurich où elle souhaitait « dormir parmi les loups ». De cet échange naît un an plus tard une sculpture réalisée par Rudolf Rempfler (1953-2020), pour laquelle l'artiste donne son corps comme modèle. Représentée en train de dormir, cette sculpture devait être posée dans l'enclos des loups. Mais sa demande est rejetée par le Zoo de Zurich et le projet n'aboutit pas. Depuis, l'artiste n'abandonne pas l'idée de placer cette sculpture dans un endroit approprié, hors d'un musée ou d'une galerie, trop éloignés de l'habitat naturel des animaux.

Une dizaine d'années plus tard, dans le parc de Szilassy, que *How to Sleep Among Wolves 2* prend encore une autre forme. Pour la première fois, Luzia Hürzeler place sa sculpture à l'extérieur, le temps d'une journée pour la photographier. Cet arrêt sur image d'un instant suspendu sera visible pendant les quatre mois et demi de l'exposition depuis un poste d'observation prévu à cet effet. Il faut s'installer sur ce siège de chasse, caché derrière des buissons, pour regarder à travers des jumelles et observer le double de l'artiste en train de dormir, quelques mètres plus bas. Est-ce que des animaux vont s'approcher ou venir dormir à cet endroit si paisible à l'orée des arbres ? C'est à notre imagination d'y répondre. Et à nous de prendre ce rôle d'observateur-trice d'une rencontre entre l'humain et l'animal dans l'instant fragile et intime du sommeil.

Dans ce parc conçu à la mode anglaise du XVIIIe siècle, singeant la nature tout en dessinant de véritables tableaux dans le paysage le long du chemin parcouru, l'artiste nous propose des points de vue supplémentaires. En plus du cadrage sur la sculpture dormante, deux photographies ont été intégrées dans d'anciens cadres récupérés dans le pavillon en bois du parc. Sur ces images, le processus en cours de création de la sculpture dialogue avec l'enclos des loups, au Zoo de Zurich. Le livre *Schlafend unter Wölfen* (*Endormie parmi les loups*) s'ajoute à l'ensemble et accompagne la sculpture et demande pourquoi elle n'a pas pu être placée au Zoo.

Réalisation en collaboration avec: Daniel Zimmermann; Traitement d'image et impression: Patrick Schranz

20. ALINE FOURNIER

*1986, Nendaz, vit et travaille à Nendaz et Lausanne

Traces, 2014 – série en cours

Impressions de photographies numériques sur bâches microperformées

Aline Fournier a suivi une formation de conceptrice multimédia, puis a travaillé dans le monde de la publicité, avant de s'engager en 2010 à la photographie indépendante. C'est au gré de plus de 7 ans de voyages en Europe, de mandats professionnels et de projets personnels que le projet *Traces* se forme. Plusieurs étapes jalonnent ce travail, celles qui sont exposées au sein de la Triennale Bex & Arts furent réalisées en 2018, entre la Corse et le Belgique.

Le propre du travail d'Aline Fournier est la recherche permanente du contraste. Dans *Traces*, elle s'intéresse à l'absence et à la présence de l'homme dans la nature, en soulignant l'impact de l'homme sur l'environnement et les traces de la construction, de la production et de la consommation. L'être humain est presque toujours physiquement absent, mais les objets et matériaux de sa consommation persistent, comme s'il avait un besoin anthropologique de marquer le territoire de son existence présente ou passée. Les photographies acquièrent plus de réalité grâce à leur emplacement dans le parc. Nous nous trouvons en effet dans un endroit préservé, d'où il est néanmoins possible d'observer la plaine fortement industrialisée. Il existe donc une communication visuelle très forte entre les photographies et le site de l'exposition, et les publics peuvent vivre une situation similaire à celle décrite dans les images qu'ils voient.

Le projet comporte aussi un raisonnement méta-photographique, c'est-à-dire un véritable raisonnement sur le rôle du photographe et de la photographie, cette dernière étant en fait la trace de la présence et de l'existence de l'artiste.



Collapsologie prédictive, Jemelle, 18.05.2018



Terre ferme, Namur, 18.05.2018



Scène champêtre, Corse, 05.04.2018



Véhicule du peuple, Charleroi, 28.05.2018



Parade inversée, Corse, 17.02.2018



Sortie dominicale, Doël, 03.06.2018

22. MONI WESPI

*1977, Ossingen, vit et travaille à Almens

Dancing Ages (CH), 2020

Vidéo filmée en 16:9

Prendre le temps de regarder, telle est l'invitation de la série de *Moving Portraits* de Moni Wespi. Après 14 ans passés entre la France et Bruxelles, l'artiste s'est installée il y a quelques mois seulement à Almens, dans les Grisons. C'est là qu'elle avait déjà réalisé cette vidéo en 2020, sur les sommets enneigés de sa région natale. Ne cherchez pas à savoir où se trouve ce lieu : l'artiste garde secret l'emplacement secret, comme un trésor que l'on protège.

Danseuse et chorégraphe, Moni Wespi se dirige vers la vidéo, l'art plastique et installatif depuis quelques années avec aisance et fluidité. Ses performances filmées pour lesquelles elle développe costumes et décors, créent à chaque volet un univers à soi, au temps suspendu entre l'image fixe et le micromouvement.

Dancing Ages (CH) invite le spectateur à partager une expérience visuelle silencieuse et contemplative, à attarder son regard sur les lignes que dessinent les sourires, l'ondulation des tissus dans le vent; elle invite à saisir l'instant où les personnages se fondent parfaitement dans le paysage alpin. Le mouvement, élément central de l'œuvre, nous pousse à repenser notre rapport à l'âge, à l'humain et à la nature, ouvrant ainsi la voie à un renversement des rythmes qui gèrent habituellement nos quotidiens. Et si c'était l'humain qui se fondait dans la nature, plutôt que la nature qui doit sans cesse s'adapter à l'humain ?

8. JOCJONJOSCH

* 2009, collectif actif à Zurich et à Londres

Butting Heads, 2023

Argile, ciment romain

Peut-on parvenir à l'un sans l'autre ?

Par le biais de performances mettant en scène leur propre corps ou d'œuvres plastiques telles que des sculptures, peintures, photographies ou encore des vidéos, le collectif d'artistes jocjonjosch questionne les notions d'identité, de travail, de collaboration et de mémoire. Il en va de la relation de l'individu au groupe, du rapport entre succès et échec, l'efficacité et le gaspillage, le but et l'utilité.

jocjonjosch est un collectif artistique anglo-suisse, fondé par Jocelyn Marchington (*1976, Londres), Jonathan Brantschen (*1981, Fiesch) et Joschi Herczeg (* 1975, Bâle). Sous ce pseudonyme, ils cherchent à former une entité en soi, un collectif formé de leurs trois corps et de leurs trois subjectivités. Leurs œuvres sont des tentatives de collaboration et de faire exister un « être ensemble », afin de subvertir l'individualisme grandissant de ce XXI^e siècle.

Le nombre de piliers de *Butting Heads* est le même que celui des membres de jocjonjosch. Les briques sont modelées d'après leurs propres visages. La structure, en forme d'arc parabolique, ne tient debout seulement si chaque élément reste intact à sa place, de sorte que le poids soit transféré des uns aux autres. Pendant le week-end du vernissage, la structure soutenant provisoirement les têtes a été brûlée. L'incertitude est totale quant au maintien de la structure : va-t-elle s'effondrer ? Si oui, quand ? Ce doute fait partie de l'œuvre, tout comme son effondrement prévisible.

Butting Heads est autant une réflexion sur la relation entre les trois artistes qu'une invitation à considérer notre rôle comme individu au sein de la société et notre rapport aux autres, dans un monde qui vacille.

1. SOPHIE BALLMER ET TARIK HAYWARD

*1978 Lausen, vit et travaille à la Vallée de Joux

*1978, Ibiza, vit et travaille à la Vallée de Joux

Thermal Stress, 2023

Verre, film polybutyral vinylique, mastic, gaz argon, torchis, squishmallow

L'empire des chiens, 2023

Publication

Thermal Stress est un tableau composite. L'ensemble en apparence cohérent révèle bien des teintes et motifs. Cette sculpture qui ressemble davantage à une construction, déploie un mélange de formes dans l'espace, tel des vitraux.

En partageant à la fois projets artistiques et quotidien, la question du vivre ensemble et des implications derrière le fait de façonner et de partager un même espace sont particulièrement présentes dans les œuvres de Tarik Hayward et Sophie Ballmer. D'une part, Tarik Hayward s'intéresse à la réalité matérielle de la bâtisse et des objets qu'il façonne, en expérimentant avec divers matériaux et techniques puisées tant dans les savoirs industriels qu'artisans. D'autre part, avec *L'empire des chiens*, Sophie Ballmer mène une recherche autour de la question des espaces partagés, de l'héritage culturel et familial et des tensions qui émergent de ces rencontres.

Pour Bex & Arts, Tarik Hayward et Sophie Ballmer mènent une investigation avec pour point de départ l'objet du vitrage isolant. Cet élément peut déclencher une fascination autant concrète que philosophique. Sa matérialité offre une myriade de possibilités esthétiques et visuelles alors que sa fonction délimite, sépare. En tant qu'objet d'art et espace de transition, l'œuvre de Tarik Hayward et Sophie Ballmer pose la question de l'interaction et de la frontière entre le dehors et le dedans, l'industrie et la nature, le Soi et l'Autre.

INFOS PRATIQUES

HORAIRES

Ouvert tous les jours de 10:00 à 19:00
dernière entrée à 18h

TARIFS

Plein tarif : 16.-

Tarif réduit* : 12.-

Enfant (7–13ans) : 5.-

Gratuit : moins de 7 ans, étudiants HEAD, ECAL,
EDEHA, écoles obligatoires et médias

Carte permanente : 30.-

*AVS, AI, chômage, ado (de 14 à 18 ans), cartes HES
+ Universités, ICOM, AMS, Caritas, groupe dès 10 personnes

BUVETTE

11:00–19:00

Petite restauration et boissons

Produits régionaux et bio

ACCÈS

Propriété de Szilassy

Route du Signal 14–16

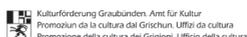
1880 Bex

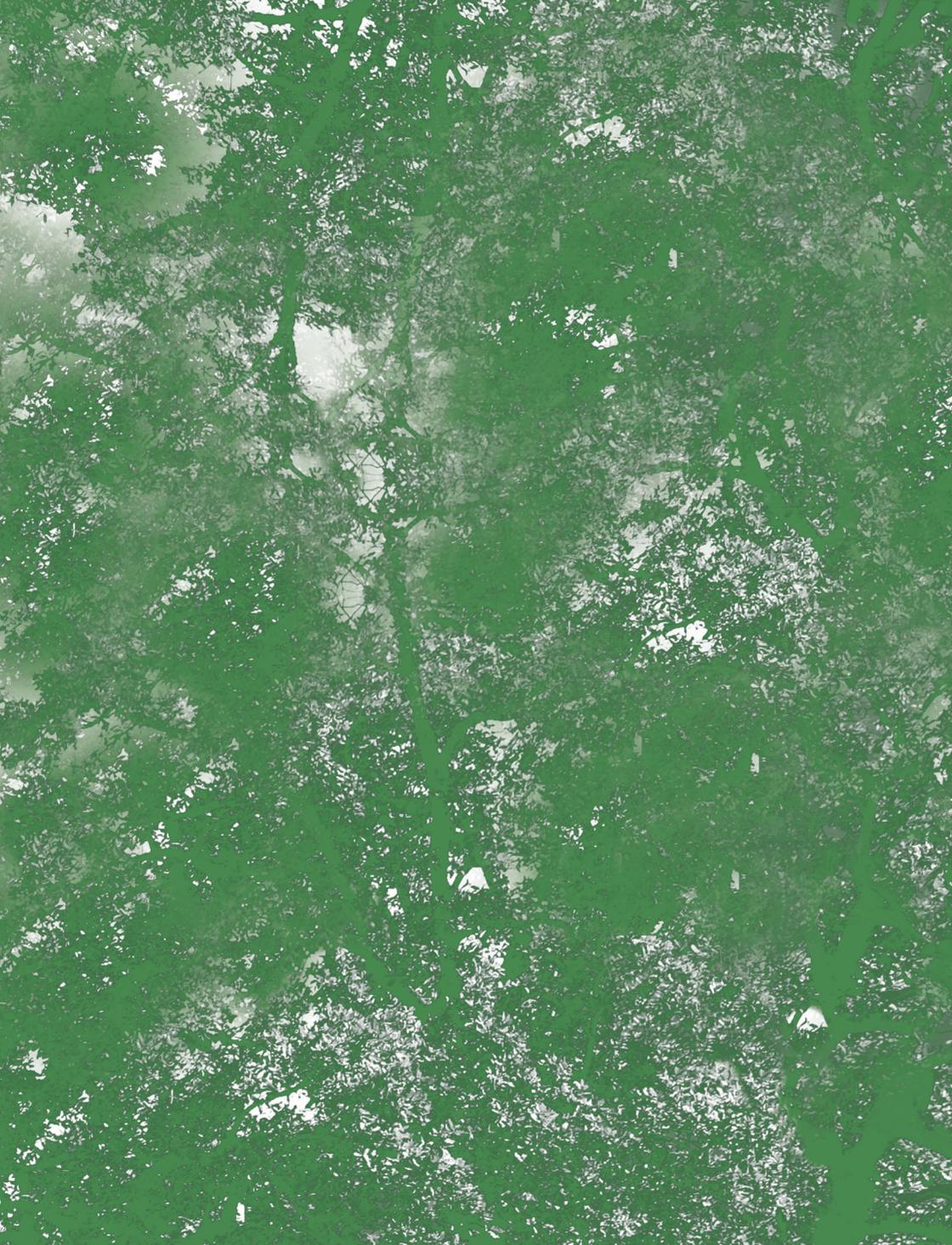
↳ Plus d'infos sur www.bexarts.ch

↳ info@bexarts.ch

↳ Instagram : [@bex_et_arts](https://www.instagram.com/bex_et_arts) • Facebook : [Bex & Arts](https://www.facebook.com/Bex&Arts) • [#vivementdemain!](https://www.facebook.com/Bex&Arts)

La Fondation Bex & Arts remercie chaleureusement tous les soutiens
et sponsors de la triennale 2023 :





**BEX&
ARTS**